Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui, sous la direction de Alain MABANCKOU

Elena Fermi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/15983>

DOI : 10.4000/studifrancesi.15983

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 538-540

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Elena Fermi, « Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui, sous la direction de Alain MABANCKOU », *Studi Francesi* [En ligne], 186 (LXII | III) | 2018, mis en ligne le 01 janvier 2019, consulté le 06 janvier 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/15983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.15983>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui, sous la direction de Alain MABANCKOU

Elena Fermi

RÉFÉRENCE

Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui, sous la direction de Alain MABANCKOU, Paris, Seuil, 2017, 216 pp.

- 1 Le volume qui est ici présenté est le résultat du colloque éponyme qui s'est déroulé au Collège de France le 2 mai 2016 dans le cadre de la chaire de Création artistique, occupée à l'époque par l'écrivain franco-congolais Alain MABANCKOU. Les deux sections qui le composent correspondent aux deux grands sujets de discussion proposés lors de l'événement: penser et écrire de nos jours l'Afrique, un continent immense et extrêmement varié. Le livre rassemble les interventions des dix-neuf personnalités ayant contribué aux travaux. Dans la première partie («Penser»), se trouvent les textes des «penseurs» de l'Afrique, généralement des universitaires spécialisés en littérature ou en sciences humaines et sociales. La seconde partie, «Écrire» renferme plutôt des textes d'écrivains et de professeurs de littérature africaine.
- 2 Le volume est introduit par Alain MABANCKOU qui souligne à quel point les études africaines postcoloniales languissent en France, dont l'histoire contemporaine est pourtant intimement liée à celle du continent noir, tandis qu'elles fleurissent de plus en plus aux États-Unis, d'où viennent en effet la plupart des contributeurs. Achille MBEMBE ouvre le débat en s'interrogeant sur *L'Afrique qui vient* et en essayant, à travers une série de questions, de définir au préalable ce vaste et complexe sujet d'étude. L'Afrique, qu'est-ce que c'est? Existe-t-elle seulement? S'agit-il d'un simple accident géographique? Ou bien n'a-t-on affaire qu'à cette sorte d'entité fourre-tout, floue et sans poids ni relief historique, au sujet de laquelle n'importe qui peut à peu près dire

n'importe quoi sans que cela ne prête à aucune conséquence? (p. 23). Sa contribution développe les questions concernant l'évolution démographique prévue dans les années à venir – qui verront un basculement en faveur de l'espace afro-asiatique – le thème de la violence aux frontières et par les frontières et celui de la crise des démocraties libérales du vieux continent, de plus en plus recroquevillées sur elles-mêmes. L'auteur propose enfin une nouvelle hypothèse historique concernant l'Afrique qui deviendrait, selon lui, le lieu où se jouerait l'avenir même de la planète, le continent où s'élaborerait une pensée-monde au-delà de toute frontière préétablie, un espace de libre circulation de personnes et d'idées où naîtrait une nouvelle forme de démocratie, propre à notre temps. Célestin MONGA aborde, en économiste, la question de la misère matérielle de l'Afrique, celle qui provoquerait l'énorme vague migratoire dont l'Europe semble s'inquiéter au degré maximum. Dans ce cadre, il poursuit le discours de MBEMBE, en fustigeant les frontières réelles et imaginaires, celles qui séparent les pays mais aussi celles que chaque personne construit en elle-même. Il rejette aussi bien les replis identitaires sur soi que l'invocation des métissages comme remèdes uniques aux inquiétudes du temps. Françoise VERGÈS propose, en historienne, de compléter la lecture terrienne du continent africain par une lecture «liquide». Il existerait des Afriques océaniques et, plus en général, des Afriques liquides que l'auteure invite à prendre en compte en vue d'un changement de perspective sur le continent noir, dont les eaux (mers, océans, fleuves, golfes etc.) ont facilité, au cours de l'histoire, les échanges commerciaux, religieux et militaires et continuent aujourd'hui de jouer un rôle important. Selon Vergès, en effet, ils connectent l'Afrique à l'histoire globale de la planète et leur considération permettrait d'écrire une nouvelle historiographie. Journaliste et philosophe, Séverine KODJO-GRANDVAUX se focalise, dans sa contribution *Effets de miroir: penser l'Afrique, penser le monde*, sur la philosophie africaine, en particulier sur l'Ubuntu, une pensée chère à Mandela qui se base sur l'idée suivante: «je suis parce que nous sommes». C'est justement sur la primauté du social, de l'intérêt commun sur celui de l'individu que l'auteure met l'accent, afin d'établir aussi le rapport de la philosophie africaine avec la pensée occidentale et sa place dans la pensée globale. Penser la philosophie africaine deviendrait, selon KODJO-GRANDVAUX «une manière de nous penser et d'apprendre à nous connaître nous-mêmes, à travers le regard de l'autre» (p. 70). Le discours philosophique se poursuit avec Souleymane BACHIR DIAGNE qui pose la question du bilinguisme africain, de la cohabitation, dans la plupart des pays d'Afrique et donc chez la plupart des natifs de cet immense continent, de plusieurs langues. Le colonialisme a cependant imposé une langue impériale qui a réduit les idiomes locaux à un statut qui correspond à peine à celui de langue. L'auteur relève qu'au bout du compte «penser l'Afrique, penser en Afrique, c'est penser en traduction, dans les langues africaines et aussi dans les langues d'Afrique que sont aujourd'hui le portugais, le français ou l'anglais» (p. 79). Dominic THOMAS cite en exergue de sa contribution une phrase d'Alain Mabanckou qui affirme que «l'art n'a de liberté que si le territoire d'où il provient respire la liberté». Il introduit ainsi le sujet de son discours, c'est-à-dire la situation des études africaines dans l'université américaine qu'il va comparer à celle que l'on peut observer dans la même institution au sein de l'Hexagone. Ce qui saute aux yeux c'est bien la différence «quantitative» des départements universitaires qui consacrent leurs recherches à l'histoire africaine et à la littérature africaine d'expression française, malgré le rayonnement de cette dernière qui occupe désormais la scène internationale. Ce que l'auteur tente de mettre en relief, c'est la différence de perspective que l'on peut observer aux États-Unis et en France. Les

premiers sembleraient considérer ce domaine d'étude comme une véritable bouffée d'oxygène, une nouvelle émergence dans l'univers de la mondialisation, tandis que la recherche française risquerait de rester dans les marges, si elle ne prend pas rapidement conscience de l'importance de cette question. Pascal Blanchard, François Durpaire, Rokhaya Diallo et Alain Mabanckou s'interrogent enfin sur la France noire. BLANCHARD pose le problème de la place qu'ont les diasporas noires et, plus en général, les migrations provenant des Caraïbes ou de l'Océan Indien dans l'espace historique français. En historien, il explore les relations, très anciennes, de l'Hexagone et de l'Europe avec les mondes noirs et fait une sorte d'excursus des travaux qui ont été présentés, à partir des années quatre-vingt-dix, autour de ce sujet, notamment l'ouvrage *La France noire* qui, paru en 2011, a mis à jour la mémoire des migrations afro-antillaises en France pour raconter, sur plusieurs siècles, une présence diasporique en métropole venant des quatre coins du monde. Sa contribution vise à montrer que cette histoire n'est pas une page à part mais qu'elle est devenue partie intégrante du grand récit national, malgré la difficulté des élites à accepter cette mémoire commune. DURPAIRE tente de penser et d'écrire la condition noire en France, en dépassant les obstacles dus, selon lui, à l'idéologie jacobine, à la prédétermination de l'extérieur que subissent les noirs et à l'organisation des sciences sociales qui fait considérer comme une «racialisation» illégitime toute tentative de penser des facteurs ethnoculturels. Après un bref excursus sur cinq différents modèles de «racialisation» – c'est-à-dire de construction de l'identité de couleur – (Afrique subsaharienne, Amérique du Nord, France hexagonale, Caraïbes et Amérique latine) et la mise en avant de la question épistémologique, l'auteur parvient à la conclusion qu'«on ne peut écrire et penser la France noire sans comprendre l'émergence d'une culture transnationale qui met en dialogue l'Afrique et l'ensemble des autres continents» (p. 112). DIALLO analyse la place de la «France noire» dans les médias. La question de la visibilité des Français non blancs dans les médias revient en effet de manière récurrente dans les débats et, malgré des changements positifs au cours de ces dernières années, l'auteur relève à quel point les propos racistes sont toujours présents dans les discours de politiciens, publicitaires, journalistes et autres professionnels de la communication, sans oublier la différence entre les hommes et les femmes noires, ces dernières étant encore reléguées au champ de l'exotisme. Diallo prône la conquête d'une visibilité qui permettrait aux noirs et aux noires de répondre directement et sans intermédiaires aux attaques dont ils sont quotidiennement l'objet. MABANCKOU se focalise pour sa part sur son essai *Le Sanglot de l'homme noir* interprété selon lui, dès sa publication, bien au-delà de ce qu'il avait voulu exprimer et dont le discours aurait été déformé suivant les intérêts qui étaient en jeu. L'auteur défend le propos de l'ouvrage, où il affirme avoir essayé de tenir un discours qui, sans nier les responsabilités de l'Europe quant à la situation actuelle du continent noir, met en avant une autocritique suivant laquelle les Africains eux-mêmes auraient joué un rôle dans leur propre perdition. Il conclut son article en souhaitant que l'on arrête les polémiques et que, d'un côté, la France reprenne son rôle de laboratoire de rencontres et de dialogue et, de l'autre, l'Afrique retrouve la fierté de son passé et se soucie de son présent, de son avenir et de son devenir.

- 3 Lydie MOUDILENO ouvre la deuxième section du volume, «Écrire», en s'interrogeant sur le rôle joué par la littérature pour forger une pensée de l'Afrique. À travers un excursus des œuvres de fiction africaines mais aussi des principaux ouvrages de théorie littéraire venus des anciennes colonies, l'auteure met en évidence quelques points communs: l'exposition des saccages de la postcolonie, le souci de présenter le réel dans ce qu'il a

de plus cauchemardesque, le renouvellement de la représentation de l'espace. Elle met également en avant la question du public où, entre le lectorat africain et le lectorat «occidental», s'est désormais inséré un lectorat de la diaspora. Elle parvient à la conclusion que les nouvelles écritures et lectures de l'Afrique auraient transformé les modalités de sa présence dans les imaginaires. Abdourahman WABERI reprend ici son article de 1998, «Les enfants de la postcolonie», où il esquissait une cartographie de la nouvelle génération d'écrivains africains de langue française, porteurs d'un imaginaire social nouveau et pour lesquels la question de la langue d'écriture ne semble plus constituer un tabou. L'auteur trace brièvement les contours de la littérature africaine, fille de la colonisation, à partir de la première génération d'écrivains issus des colonies en passant par les apôtres de la négritude, puis par les écrivains des indépendances, pour en arriver à cette nouvelle génération. La conclusion, que Waberi partage avec la plupart des autres contributeurs, est que les grands centres culturels des anciennes métropoles ont perdu leur position prédominante du point de vue de la créativité et du dynamisme artistique, en faveur d'un univers «liquide», où l'ici et l'ailleurs sont de plus en plus liés et difficiles à démêler. Le souhait est que la dernière génération d'écrivains africains profite de son exil en le transformant en quelque chose de fécondant et de joyeux. La littérature haïtienne est mise à l'honneur dans l'article de Dany LAFERRIÈRE qui évoque l'histoire de la première république noire, dans laquelle il repère dix moments de rupture, pour arriver à en présenter la littérature, elle aussi extrêmement mouvante, faite de poètes mais surtout de romanciers qui posent un regard critique sur la société. La question de la cohabitation du français, imposé par l'élite après l'indépendance, et du créole, perçu comme la langue du pays par la plupart des écrivains, est particulièrement importante dans l'île caribéenne et est également mise en avant par l'auteur. La diaspora vers le continent américain et la capacité des haïtiens de recréer, là où ils arrivent, une communauté structurée sans être fermée a créé, selon Laferrière, une nouvelle dynamique qui fait qu'Haïti soit partout où il y a des haïtiens. Les écritures de la migration font aussi l'objet de l'article de Maboula SOUMAHORO *Penser et écrire l'Afrique depuis la France d'aujourd'hui*. Les questions qu'il pose concernent tout d'abord la définition de la France et de l'Afrique dont on parle, des définitions qui ne peuvent que rester floues tant les deux sujets se compénètrent et s'intègrent. Le constat que l'auteur défend est, encore une fois, celui qu'il faut prendre conscience que nous vivons désormais dans un monde sans frontières, où il n'y a pas de périphéries et où l'Afrique, dans toutes ses manifestations, est un laboratoire de pensées nouvelles. GAUZ, photographe, scénariste et journaliste ivoirien, consacre son article à Kong de Binger, né Louis-Gustave Binger, dont il a découvert par hasard le tombeau au cimetière parisien du Montparnasse. Intrigué par les mots de l'épithaphe qui lient le personnage à la Côte d'Ivoire, son pays d'origine, il a voulu en savoir plus sur cet explorateur né à Strasbourg en 1856. Il a découvert d'abord que c'est à cause de lui que la Côte d'Ivoire est devenue une colonie française et a constaté, en même temps, la manière frauduleuse à travers laquelle tant d'immenses territoires africains sont passés sous le contrôle de l'Hexagone. Binger était le grand-père maternel de Roland Barthes qui a modelé la pensée, la manière de parler des Français et qui a probablement entendu les récits de voyage de son grand-père. Une façon de dire que c'est grâce au brassage, parfois douloureux, des cultures que nous sommes tous là et que l'Afrique reste au centre de ce brassage. Le théâtre est et a toujours été un espace de résistance, affirme le comédien congolais Dieudonné NIANGOUMA. Le pari de faire du théâtre en Afrique, de jouer l'Afrique aujourd'hui est celui que l'auteur a relevé en créant un

festival international à Brazzaville en 2003. Dans cet article, qui est presque un manifeste, il met en relief les caractéristiques que devrait avoir, selon lui, le théâtre qui se fait de nos jours dans le continent noir: aucune complaisance, aucun complexe vis-à-vis de l'Occident, une expression dramatique, une voix et un langage artistique qui lui soient propres. Lucy MUSHITA, écrivaine franco-zimbabwienne, s'interroge sur l'image de la femme africaine qui est monnaie courante en France: une image stéréotypée, forgée sur des poncifs véhiculés par l'art et la littérature de l'époque coloniale. Elle prône une réaction et une prise de conscience de la part de ces femmes pour réécrire leur histoire et reprendre en main leur destin. Sami TCHAK analyse la question posée lors du colloque, écrire l'Afrique, pour la remettre en discussion. Chaque écrivain, selon lui, a pour sujet l'exploration de la condition humaine qu'il développe dans la réalité sociale qui est la sienne, tour à tour différente. L'Afrique étant un continent, chaque écrivain représente son Afrique, celle qui correspond à son expérience, à sa sensibilité. C'est à un slameur que revient la clôture du colloque et donc du volume. Marc Alexandre OHO BAMBE, dit Capitaine Alexandre, slame autour de l'Afroptimisme qui sous-tend sa création et son écriture et qui est un appel à résister et à chanter la beauté et la richesse de son pays.

- 4 La diversité des thèmes abordés, la variété des perspectives adoptées et l'originalité de leur traitement constituent les points forts de cet ouvrage. Le résultat est un livre dense mais dont la lecture est agréable et accessible.